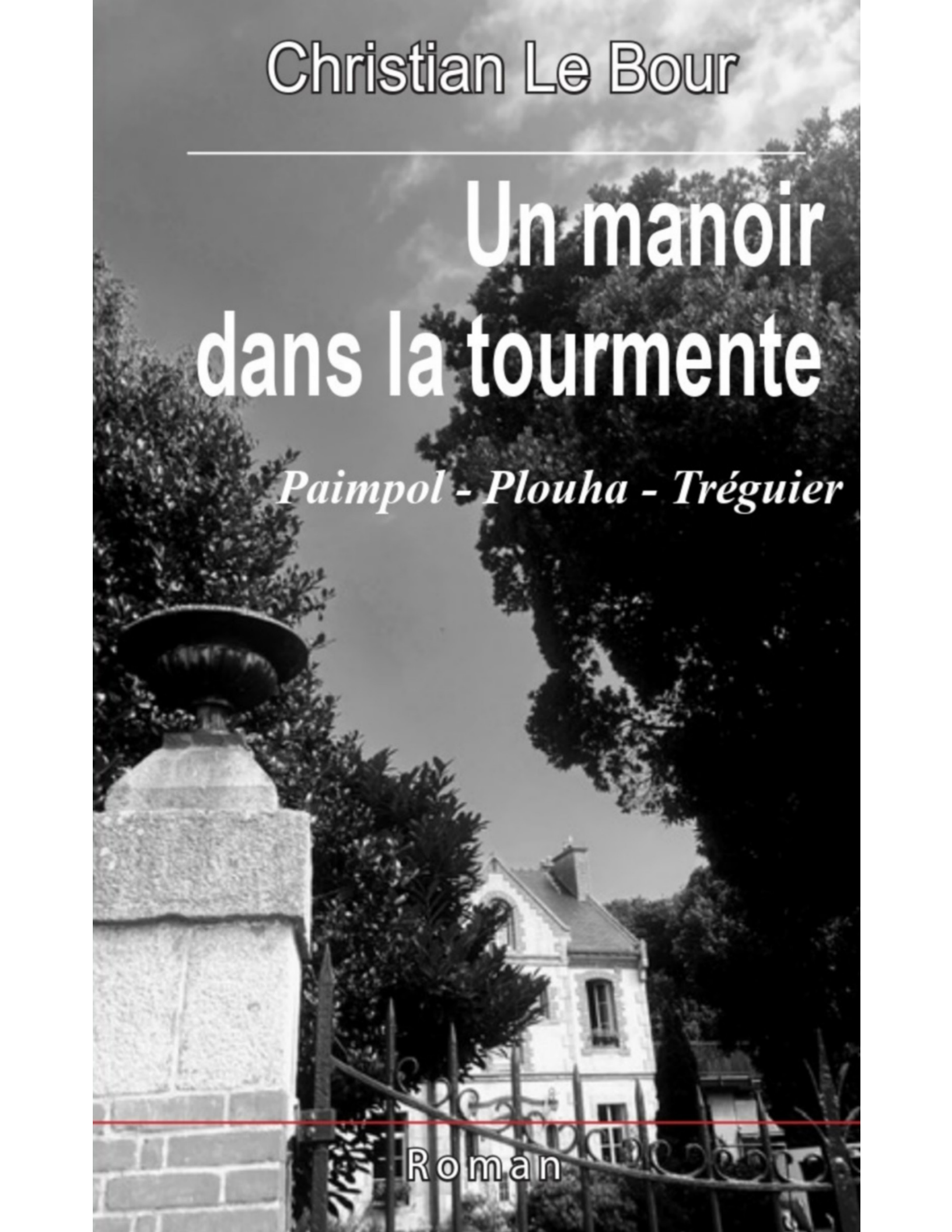




Christian Le Bour

Un manoir dans la tourmente

Paimpol - Plouha - Tréguier

Roman

Christian Le Bour

Un manoir dans la tourmente

© Christian Le Bour, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6248-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

Vol d'héritage en bord de Rance(MAI 2022)

Poker mortel à Saint-Quay (OCTOBRE 2022)

L'inconnu de la dernière soirée (AVRIL 2023)

Les diaboliques de Saint-Quay (OCTOBRE 2023)

Ménage à quatre, le 5^{ème} élément (Juin 2024)

**VOUS POUVEZ RETROUVER CHRISTIAN LE BOUR SUR LES RESEAUX SOCIAUX
(FACEBOOK, INSTAGRAM ET LINKEDIN) ET PAR MAIL :
CHRISTIANLEBOUR.AUTEUR@GMAIL.COM**

www.astoure.fr

Ce livre est une œuvre de fiction. Les personnages, les situations et les lieux décrits dans ce roman sont purement imaginaires. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant existé ou existant, ne serait que pure coïncidence et le fruit du hasard.

PROLOGUE

Demain, elle reverrait Pierre. Il était l'homme qu'elle aimait, l'homme qu'elle avait choisi, celui qui faisait exploser son cœur, qui le faisait vibrer. Elle n'existait plus que pour lui, par lui. Mais, lui, Pierre, avait préféré son amie Hélène, la garce. Cette dernière était l'unique source de son malheur. Celle qui avait brisé sa raison d'exister.

Mais demain, 8 septembre 1923 serait un grand jour. Un tournant dans sa vie. Elle allait passer à l'action pour retrouver Pierre, pour vivre à ses côtés à jamais. Sa décision était prise.

Depuis sa plus tendre enfance, Juliette avait vécu dans la misère. À vingt ans, cela ne pouvait pas continuer, elle devait reprendre la place que cette garce d'Hélène lui avait volée.

La première fois qu'elle vit Pierre Artibois, elle travaillait depuis deux jours dans un atelier de voilerie à Poulafret, près de Paimpol. Pierre était venu en voisin. Depuis peu, son père l'avait placé aux commandes du chantier naval Artibois. Il avait alors à peine vingt-et-un ans.

Lorsque Juliette vit cet homme, jeune, élégant, à l'allure dégagée, son regard s'illumina. Pour la première fois, elle ressentait un trouble qu'elle ne connaissait pas encore. Pourtant, le visage de cet homme portait les stigmates de la tristesse, il n'en était que plus beau, pensa-t-elle. Elle cessa de réparer la toile posée sur ses genoux. L'élégance naturelle du client l'impressionna. Elle n'avait alors que quinze ans et la vue d'un homme encore jeune, mais si charismatique la fit chavirer. Son cœur s'emballa, ses mains devinrent moites. Rapidement, elle fut rappelée à l'ordre par sa collègue. Quand il quitta l'atelier, Juliette s'empressa d'interroger sa compagne de labeur. Elle apprit ainsi que ce jeune homme était le riche héritier de la famille Artibois. Il n'en était que plus beau.

Le soir, au sortir de l'atelier, elle décida de flâner auprès des bars et restaurants sur les quais. Elle se promit d'y retourner chaque soir, elle voulait revoir cet homme. Elle l'aimait déjà. En marchant sur les quais, elle scruta les terrasses et de ses yeux perçants, elle fouilla l'intérieur des restaurants. Il était le riche héritier de la plus grosse fortune de la région, avait-elle appris. Cette

information virevoltait dans son esprit et faisait briller ses yeux de mille éclats. Déjà, elle s'imaginait vivre dans l'opulence. Lorsqu'elle passa devant la vitrine d'un bijoutier, elle rêva que cet homme lui offrirait les plus beaux diamants que son esprit pouvait tailler. Plus loin, face à la devanture d'un magasin de mode, elle se vêtit des robes les plus belles, des manteaux les plus beaux. Elle qui n'avait connu que la misère se voyait enfin riche.

Juliette travaillait depuis l'âge de onze ans. Parfois, elle dormait sur son lieu de travail plutôt que de rentrer chez sa mère veuve et alcoolique. Depuis qu'elle travaillait, elle subvenait aux besoins de celle-ci et de sa demi-sœur cadette. Rongée par la boisson, sa mère ne vivait que de petits boulots à la journée. Certains jours, sa mère restait couchée, ne quittait pas sa paillasse du matin au soir. Elle était devenue une charge bien trop lourde pour Juliette. Le jour où elle la retrouva allongée dans sa vomissure sur la terre battue de la cuisine, Juliette se promit qu'elle ferait tout pour réchapper à cet univers. La misère, elle la connaissait de l'intérieur, elle se jura qu'un jour, elle s'en échapperait à tout jamais.

Ce Pierre Artibois était sa planche de salut. Avec toutes les économies que son maigre salaire à l'atelier de voilerie lui avait permis de réaliser, Juliette s'acheta la plus belle robe de la boutique de mode de la place du Martray.

C'est au troisième dimanche, sur les quais, qu'elle vit Pierre Artibois sortir du bar du port. Les battements de son cœur se firent plus fort. Il se mit à marcher le long des quais. Elle inspira une grande bouffée d'air frais et d'un pas volontaire s'empessa de le dépasser. Quelques mètres plus loin, elle trébucha sur les pavés disjoints. Comme elle l'espérait, Pierre Artibois vola à son secours. Galant homme, il l'invita à partager un verre au café de la Marine. Juliette s'appuya sur le bras de Pierre et traversa la chaussée en boitillant. Plus de deux heures s'écoulèrent avant que Pierre lui signifie qu'il était temps pour lui de rentrer. Juliette proposa qu'ils se retrouvent à la fête de Loguivy le dimanche suivant. Pierre offrit de passer la prendre dans sa voiture à cheval, mais elle préféra repousser cette proposition. Elle ne voulait pas qu'il voie la bicoque dans laquelle elle vivait. Elle avait honte de sa famille, du taudis qui lui servait de maison, de sa vie. Le chemin vers une vie meilleure s'entrouvrait devant elle, il ne fallait pas risquer de gâcher cette opportunité. Elle allait tout faire pour réussir.

Cette nouvelle rencontre à Loguivy fut véritablement un jour de fête. À la fin

de la journée, Pierre osa même l'embrasser. Un baiser, un simple baiser, mais chargé d'une immense promesse aux yeux de Juliette. Elle rentra chez elle, heureuse et plus amoureuse que jamais. Enfin, elle pouvait espérer un monde différent, un monde qui lui semblait inaccessible il y a encore quelques semaines. Finie la misère, à elle le beau manoir, la belle vaisselle, les belles tenues. C'était le début d'une nouvelle vie, d'une autre vie. Elle en avait rêvé et son espoir allait se concrétiser. Elle l'attendait de tout son être.

Trois semaines plus tard, lors d'une fête à Tréguier, elle présenta Pierre à son amie Hélène, de deux ans son aînée. Tout son monde merveilleux s'écroula en quelques secondes. Dès la présentation, Juliette comprit qu'Hélène plaisait à Pierre. Leurs regards les avaient immédiatement trahis. Juliette rentra chez elle de bonne heure. D'humeur exécrable, elle en voulait à la terre entière. Pourquoi n'avait-elle pas le droit au bonheur ? La vie était injuste. Pourquoi, lorsqu'on est né dans la misère, devrait-on y rester ? Ce soir-là, pour la première fois, elle gifla sa mère qui se plaignait des absences de sa fille. Le sommeil se refusa à Juliette.

Elle jura qu'elle userait de tous les moyens pour fuir cette misère qui semblait lui coller à la peau. Toute la nuit, elle rumina son désespoir et sa rage.

Le jour du mariage de Pierre et Hélène, Juliette prétexta être souffrante pour ne pas s'y rendre. La vue du bonheur de son amie Hélène au bras de l'homme qu'elle aimait lui était insupportable. De même, lorsqu'elle apprit la naissance de la petite Élise, elle ne put se rendre au manoir Artibois. Voir Hélène nager dans le bonheur était au-dessus de ses forces. Imaginer que Pierre et Hélène aient pu faire un enfant lui était d'une trop grande cruauté.

C'est à la fin de l'été 1923 qu'elle prit la décision de regagner la place qui lui revenait aux côtés de Pierre Artibois. La souffrance qu'elle endurait était trop intense. Dans quelques jours, ce serait l'anniversaire des quatre ans de la petite, l'heure était à l'action.

CH 1

À quatre ans, le décès d'une mère peut paraître dans l'instant un simple incident, mais rapidement une grande douleur vous marque pour la vie. Le plus insupportable c'est lorsque tout votre entourage, et même votre père, vous déclare responsable de cette mort trop brutale.

Nous étions à la veille de l'anniversaire de la petite Élise Artibois. Ce matin du 8 septembre 1923, son père, Pierre Artibois, lui avait proposé de l'accompagner exceptionnellement sur le chantier. Pierre Artibois était le patron du plus grand chantier naval de Paimpol. Élise tannait son père pour le visiter depuis plusieurs mois. Des bateaux, elle en avait déjà vu, mais systématiquement sur l'eau. Curieuse, elle voulait découvrir le dessous des embarcations, les maquettes et dessins qu'elle voyait sur la table du salon ne lui suffisaient pas. Jusqu'à ce jour, veille d'anniversaire, sa mère, Hélène Artibois, très belle femme brune à la peau mate, s'était toujours opposée à cette visite. Imaginer sa fille courir au milieu des planches, des coques tenues en équilibre par des bers trop souvent improvisés, des outils déposés à même le sol, l'effrayait.

C'est donc fièrement que la petite Élise prit place aux côtés de son père dans la calèche qui les mènerait au chantier. Pour l'occasion, sa mère l'avait habillée de ses plus beaux atours, ceux qu'elle portait le dimanche pour accompagner ses parents à l'église de Paimpol. L'attelage avait noble allure, elle dans sa belle robe, lui couvert de son chapeau de feutre. Le ciel était d'un bleu limpide, quelques rubans de ouate blanche s'y balançaient, semblant vouloir l'égayer. À peine assise sur la banquette, Élise prit une profonde inspiration comme pour absorber ces magnifiques paysages qui l'entouraient. Elle contempla son père avant que la calèche ne s'ébranle. Pierre Artibois était un bel homme, d'une élégance naturelle, de grande taille et au port toujours altier. Son visage fin laissait transparaître toute la détermination qui l'animait. Ainsi perchée sur la calèche, Élise avait l'impression que le monde entier lui appartenait. En quittant la cour de la propriété, tenant d'une main le bras de son père, elle salua longuement de son autre petite main, Valentine, la cuisinière. Cette dernière, un panier rempli d'œufs au bras, rejoignait la porte des cuisines sur le côté du manoir. Chemin faisant, de sa main droite, telle une reine, Élise agita sa menotte à destination de toutes les personnes que la calèche croisait. Elles lui

répondaient et lui adressaient un large sourire. Certaines l’apostrophaient avec humour et gentillesse. Elise était fière.

La famille dans laquelle la petite Élise avait vu le jour, quatre ans plus tôt, possédait un magnifique manoir dans les environs de Paimpol ainsi que de nombreuses fermes dans le canton et surtout le plus grand chantier naval de la région, créé par le grand-père d’Élise. Hélas, une pneumonie l’emporta deux mois après le mariage de Pierre Artibois avec la belle Hélène. Elle ne le connut donc pas. Bien des années auparavant, la grand-mère d’Élise avait déjà quitté cette terre. Elle décéda en mettant au monde une petite fille qui ne lui survécut que quelques heures. C’est donc seul, aux côtés de son père, que grandit Pierre Artibois. Son enfance auprès d’un homme au cœur en miettes fut difficile et pleine de chagrin. Mais le grand-père Artibois avait su rapidement transmettre à son fils le sens du devoir et des responsabilités. C’est ainsi qu’il se retrouva à la direction du chantier à l’âge de vingt-et-un ans. Moins de deux ans plus tard, au décès de son père, il assumait donc tout naturellement la gestion de l’ensemble de la fortune Artibois.

Tous ceux qui aujourd’hui travaillaient aux côtés de Pierre Artibois, ouvriers du chantier naval, fermiers, employés du manoir, lui reconnaissaient des qualités de grand patron malgré son jeune âge. Il n’avait que vingt-sept ans.

Cette matinée de visite au chantier fut pour Élise un émerveillement. En arrivant sur le terre-plein devant le grand hangar du chantier, elle vit trois doris qui semblaient prêts à être livrés. Elle était admirative face à la beauté de ces embarcations. La douceur et la simplicité de leur forme toute en courbe l’encharmaient. Jules, le contremaître du chantier, d’un geste de sa grosse main, l’invita à s’approcher de ces bateaux. D’un regard, Élise interrogea son père qui lui tenait la main.

— Vas-y ! lui dit-il.

Aussitôt, la petite fille, du haut de ses presque quatre ans, courut vers Jules et lui tendit les bras.

Elle le connaissait bien, Jules. Très souvent, il était venu à la maison voir son père. Chaque fois, il venait accompagné de son petit-fils, Paul. Pendant que les adultes discutaient, Paul et Élise jouaient ensemble sur la paille auprès des stalles des chevaux ou sur la balançoire. Depuis quelques mois, son père l’avait suspendue à une grosse branche du noyer au milieu de la cour. Élise adorait y jouer. Paul avait deux ans de plus qu’elle. Elle l’aimait bien, il était prévenant, attentionné, prenant toujours soin de l’écouter, de l’attendre dans leurs jeux. Il

faut reconnaître qu'à chaque fois qu'il accompagnait son grand-père, celui-ci l'avertissait en arrivant :

— Élise est plus petite que toi, alors fais bien attention à elle.

Aujourd'hui, sur le chantier, Élise était la seule enfant. Quand, dans sa course effrénée, elle rejoignit les doris, Jules l'attrapa dans ses bras, la souleva telle une plume et la déposa prestement dans la coque du bateau.

— Et voilà, moussaillon ! En avant toute !

Heureuse, elle riait aux éclats. Bien qu'elle fût sur la terre ferme, elle se comportait en capitaine du plus grand bateau qu'elle puisse alors imaginer. Elle bourlinguait dans la baie de Paimpol et pointait son doigt vers le grand large. L'île de Saint-Riom devait être à ses yeux le bout du monde qu'elle rejoignait allègrement dans ses navigations enfantines. Elle s'inventait de féroces batailles entre l'île et le port. En grand capitaine, elle manœuvrait son embarcation pour entrer au port de Paimpol. Puis Jules la souleva à nouveau et dès que ses pieds touchèrent la terre ferme, elle courut vers les hangars. Deux superbes goélettes étaient en construction. Des hommes, très nombreux à ses yeux, s'affairaient autour de ces deux géants. Au fond de l'entrepôt trônait la scie à vapeur dont son père avait vanté les mérites. Cette matinée l'enchantait. Elle aimait cet univers masculin. Souvent, sa mère la qualifiait de garçon manqué. Elle préférait jouer avec les garçons du quartier plutôt qu'avec les filles. À la moindre contrariété, celles-ci pleurnichaient et cela l'exaspérait. Dans les jeux, les garçons ne baissaient jamais les bras, avec eux elle allait au bout des amusements, elle prenait des risques et elle adorait ça. En l'autorisant à vivre une matinée au milieu des dangers du chantier naval, son père lui avait offert son plus beau cadeau d'anniversaire.

Au retour, peu avant midi, à peine son père eut-il arrêté la calèche au pied du perron du manoir qu'Élise sauta hors de celle-ci. Elle traversa en courant le hall d'entrée, puis la salle à manger et se rendit à la cuisine en criant à la maîtresse des lieux :

— Valentine, c'était chouette !

— Ma petite Élise, as-tu vu de gros bateaux ?

— Oh oui ! Ils étaient énormes. J'ai vu aussi la grande machine, celle qui coupe les planches ! ça va vite !

— Tu en as de la chance ! Moi, je ne l'ai pas encore vue.

Son père fit son entrée dans ce qui était le domaine incontesté de Valentine. Il souriait. Valentine leva les yeux et demanda :